

## L'humain, le vivant et le vécu

Jacques Ardoino\*

Dans nos langues, l'idée de vie et les différents mots qui l'expriment : vivant, vivre, vécu, proviennent de la racine indo-européenne *gwiy*, *gwyo*. Cette forme monosyllabique, articulée comme un seul groupe de consonnes, a conduit au nom *zôion* (de *gwyo-ion*) désignant l'être vivant, et, plus particulièrement, l'être vivant non-humain, c'est à dire l'animal. C'est la forme *gwiy* de cette même racine indo-européenne qui produira *bios* (de *gwiy-os*) dans le grec ancien, signifiant vie. L'élément français "bio" en dérivera. On le retrouvera dans différents termes composés : biologie, biographie, biosphère, biomasse... De son côté l'union de *zôion* et de *logos* donnera zoologie évoquant un discours qui parle des animaux. Le zoo est ainsi devenu un parc (jardin) zoologique<sup>1</sup>. L'azote, à partir d'une combinaison avec l'"a" privatif, devient le gaz au sein duquel la vie ne peut pas se développer (*azôtos* signifie également non-vivant, à l'origine), tandis que *zôidion* (petit animal) a été employé pour désigner les silhouettes d'animaux imaginées au travers des constellations astronomiques, d'où le "zodiaque", correspondant à la bande céleste reconnaissant les plus importantes d'entre elles<sup>2</sup>.

Cette notion de vie mérite d'être approfondie sur le plan qui nous intéresse, ici, celui des sciences humaines et sociales, parce qu'elle nous semble pouvoir faciliter un repérage épistémologique, aussi nécessaire que laborieux à établir tout au long de notre histoire des idées. D'une part, la vie s'oppose à tout ce qui en est dépourvu : la matière, l'inerte ; en cela le **vivant** se distingue du **non-vivant** (ce qui, sous cette forme catégorielle, essentielle, logique, universelle, ne comporte en soi rien de tragique). D'autre part, la vie s'oppose à la **mort**, ce qui, parce que, dans le cas humain, sensible, émouvant, ressenti, affectif, voire réfléchi, conscient, inconscient, imaginaire, mémoriel, temporel et

---

\* Professore Emerito all'Università di Parigi 8

<sup>1</sup> D'après René Garris, "Les curiosités étymologiques" in *Etymologies du français*, Paris, Belin, 1996.

<sup>2</sup> En latin, cette même racine se combinera avec des suffixes : "t" dans *vita* (de *gwiy-ta*) donnera vie et *vitalis*, qui concerne et permet la vie produira le français vital ; "w", avec le verbe *vivere*, de *gwiy-w-ere*, donnant vie. A leur tour, *vivus*, qui vit (vif et vivace) et *vivarium*, vivier, les vivres, ce qui sert à se nourrir, *vivenda*, les choses servant à la vie, donnant viande, découleront de cette origine. *Convivere* (vivre avec), convive, convivial et convivialité, également.

historique, existentiel, subjectif et intersubjectif, pose des problèmes de toutes autres natures. La vie est, alors, par corps interposé, le siège, l'occasion, le support, le substrat, de **l'expérience**. Elle est, ainsi, inséparable d'un **vécu** à propos duquel, par exemple, les démarches philosophique, phénoménologique ou psychanalytique, s'interrogeront plus spécialement en privilégiant la question du sens. Si la biologie est bien la science du vivant, en tant qu'organisation spécifique d'une matière pourtant irréductible à d'autres, c'est la philosophie qui constitue toujours le discours réflexif et critique sur la vie comprise et représentée en tant qu'**existence**.

La première de ces deux oppositions ne requière pas nécessairement, pour différencier ses termes, le préalable de sortir d'une homogénéité plus large, ontologique, celle de l'**être** par exemple ; la seconde implique tout au contraire, la reconnaissance entre eux, d'une différence radicale de nature, d'une hétérogénéité admise comme qualitativement non assimilable, non décomposable, non analysable. Qu'est ce qui spécifiera donc le vivant et la vie, sous cette dernière optique ?

L'extension des termes " vie " et " vivant " peut aussi bien comprendre l'immensité d'une planète dite habitée, avec sa géologie, sa géographie, son écologie, son atmosphère, ses climats, sa faune, sa flore, ses cultures et ses civilisations, leur histoire, ou l'animation, au besoin artificielle d'un paysage ou d'une fête, que, de façon de plus en plus restrictive, le règne animal et ses différentes espèces, les sociétés humaines, les institutions, les organisations, les groupes, les individus, les personnes, les " sujets " humains et sociaux. Dans le domaine des connaissances scientifiques, ce sont donc tout autant les sciences de la terre, les disciplines astronomique, géographique, physique, chimique, que les savoirs biologique, psychologique, sociologique, psychosocial, ethnologique, anthropologique, juridique, historique, économique, politique, philosophique, logique, mathématique, qui se retrouveront mis à contribution, sans préjudice de nombre d'autres encore. Indépendamment de leur spécificité grammaticales (substantif, adjectif, verbe ou formes verbales), il y a des nuances sémantiques à entrevoir entre vie et vivant. La vie est plus unitaire, et partant, plus universelle ; le, les, vivant(s) sont plus facilement entendus en tant que pluriels, multiples, divers. Même " le vivant ", au sens générique et abstrait (l'ordre du vivant, *La logique du vivant*), est plus incarné, plus " impliqué ", plus " affecté " que la vie (en laissant de côté évidemment tous les sens métaphoriques attachés à ce dernier terme). Il y a, à ce niveau, notons le bien, une première difficulté pour notre entendement, supposant pour une meilleure compréhension une forme d'intelligence plus dialectique que nos habituelles logiques disjonctives. La vie est un concept universel, et nous le verrons plus loin, c'est justement ce qui en fera une valeur, mais le vivant, les vivants, chaque vivant, se caractérisent

tout autant par leurs particularités et singularités respectives. C'est bien l'*unitas multiplex* pascalienne et morinienne qui se trouve, alors, en question.

*Stricto sensu*, le vivant animal, voire végétal, nous semble se caractériser par sa sensibilité, par sa réactivité, propres, phylogénétiques et ontogénétiques, par ses comportements et ses conduites d'assimilation et d'adaptation permettant déjà un apprentissage réflexe (auto programmé ou hétéro-guidé) ou un "dressage", un conditionnement, par ses capacités interactives d'évolution et par ses possibilités de mutation, par son vieillissement et par sa mort, variables en fonction des conditions internes et externes (environnementales) de survie et, finalement, en tant qu'organisme bio dégradables. Nous sommes déjà, ainsi, dans l'ordre de ce que les courants systémiques, et, plus particulièrement Edgar Morin, ont voulu définir par le terme de complexité (ou complexification, à distinguer soigneusement de la "complication"<sup>3</sup>, cartésienne ou positiviste, plus ingénieriales). Mais cette dernière notion prendra une importance encore plus grande quand il s'agira du **vivant humain socialisé**. Tous les caractères précédents s'y retrouveront évidemment conjugués, tramés, tissés ensemble, mais, à côté des formes plus holistiques, plus hologrammatiques, plus dialogiques, désormais classiques, de représentations des processus vivants, viendront s'adjoindre les incidences maturantes d'une temporalité-historicité-durée enracinée dans une mémoire (débordant largement les limites de l'engrammation) et enrichissant l'**appropriation** des acquis de l'expérience, les jeux spécifiques des désirs, pulsions et répulsions, la négativité<sup>4</sup>, les stratégies, les complexités<sup>5</sup>, les altérations<sup>6</sup> élaborées à la faveur des relations avec autrui. Il conviendrait, dès lors, distinguer soigneusement, en leur sein, entre des **processus** (naturels ou biologiques, élaborés, toujours inscrits dans une temporalité-durée-vécue), des **procès** (au sens plus logique et dialectique du terme, rationnel et hors le temps-durée) et des **procédures** (également rationnelles, plus juridiques et plus

---

<sup>3</sup> Cf. Jacques Ardoino, "La complexité revisitée" (éditorial), présentation et coordination du numéro 39 de *Pratiques de formation-analyses*, Université de Paris VIII, Formation permanente, PUV, Paris, 2000. et "L'élaboration des identités personnelle, professionnelle et sociale et l'avènement d'une conscience citoyenne, en fonction des jeux complexes des processus d'altération", in *Diversidade e identidade* (1<sup>a</sup> conferência internacional de filosofia da educação), coordonné par Aldalberto Dias de Carvalho, Faculdade de letras da Universidade do Porto, 2000 ; f., enfin, Jacques Ardoino, "La complexité", in Edgar Morin (Dir.), *Relier les connaissances*, Seuil, Paris, 1999.

<sup>4</sup> Cf. Jacques Ardoino, *Les avatars de l'éducation*, collection Education et formation, Pédagogie théorique et critique, PUF, Paris, 2000.

<sup>5</sup> Participation à l'hommage rendu à Edgar Morin (Unesco, juillet 2001), à paraître, 2002.

<sup>6</sup> Cf. *Les avatars de l'éducation*, op. cit.

techniques, administratives ou ingénieriales, construites, choisies, délibérées, calculées, et, en ce sens, plus artificielles).

Dans les limites évidemment restreintes de cette contribution, nous nous attacherons seulement à développer quelques traits, parce que jugés essentiels ; parce qu'intéressant la problématique éducative. **Sensibilité et réactivité propres** : à la différence d'autres formes de matière, ou, plutôt, d'autres natures matérielles, susceptibles d'approcher de façon plus limitée ces mêmes caractères (réactions à l'air, à l'eau, au feu ou à la température), le vivant se distingue par un éventail beaucoup plus nuancé de réponses, certaines faisant appel à l'interprétation d'occurrences nouvelles, autant qu'aux jeux combinatoires des programmes. Pour donner une première idée, grossière mais déjà complexifiée, de telles différences (ou, mieux, **altérités**), il y a dans tout ce qui est matériellement, fabriqué, construit (machines, ouvrages d'art, bâtiments) une flexibilité nécessaire, une souplesse, une marge de tolérance, un "jeu" mécanique, mais cela ne dépassera jamais les limites d'une **élasticité**. Quand il s'agira, pour le psychiatre de flexibilité mentale, psychique, le "jeu" correspondant ne saurait sans danger grave pour la richesse de son intelligibilité être réduit au précédent.

Le caractère éminemment **temporel** de ces processus entraîne une **mémoire** (pas toujours nécessairement consciente) et une conservation des acquis. Il y aura ainsi, allant des formes les plus élémentaires à celles infiniment plus élaborées et différenciées de la vie, la base même d'une **éducabilité**. L'**assimilation** et l'**adaptation** des organismes à leur environnement soulignent à leur tour le caractère dynamique, **interactif** et réciproque des **échanges**, hors desquels la vie ne saurait se maintenir. Les notions d'homéostasie, de **régulation** et de **seuils** exprimeront assez bien cet aspect systémique. L'interdépendance des organes, des fonctions sera mieux approchée par les représentations holistiques et les "lignes de forces" de la médecine chinoise que par celles plus analytiques de l'allopathie occidentale. La vie tient dans une "fourchette", entre des seuils en "hyper" ou en "hypo". La **précarité** et la **fragilité** du vivant, qui n'a d'autres moyen de prolonger sa durée de survie intellectuelle qu'à travers ses œuvres, en découlent. Ce sont encore de telles **altérations** (ici débarrassées de leur sens péjoratif habituel), inscrites et conservées aux fins de transmission et de reproduction qui permettront une évolution relativement durable des espèces (voire dans certains cas, des mutations). A la différence des minéraux, la notion de **pureté** est étrangère à la vie qui, de ses origines à nos jours, reste vouée à l'impureté, au mélange, au

métissage<sup>7</sup>. C'est aussi ce qui distinguera des "processus" les "procès" auxquels nous faisons allusion *supra* (la pureté idéologique puisée aux sources de l'imaginaire y retrouvant alors toutes ses ambitions plus totalitaires, plus radicales).

Plus nous avançons dans l'ordre du vivant, avec l'espèce humaine, plus cette hypothèse de complexité devient incontournable. Les processus vivants ne sont plus seulement biologiques, physiologiques, chimiques ou physiques, mais aussi bien, et tout à la fois, psychologiques, psychosociaux, sociaux. On pourra qualifier cet ensemble bio-eco-socio-anthropologique. Vivre c'est ressentir et ce vécu permettra des élaborations secondes. On parlera alors de "sensibilité", celle-ci s'avérant, de surcroît éduicable. L'émotion, le sentiment, la vie affective y tiennent aux côtés de la rationalité, une part relativement importante. La conscience et le vécu les affectent, déjà riches des influences reçues d'autrui, des altérations. L'intentionnalité (qui peut très bien ne pas coïncider avec la conscience), et par conséquent, le sens, des conduites et des comportements deviennent objets d'attention et de réflexion critiques. La relation à autrui s'avère partout primordiale, y compris quand il s'agit du développement de la personne, du "sujet". Ce dernier, au regard d'une optique psychanalytique, devra, à travers le jeu complexe des relations intra-personnelles et interpersonnelles, non seulement réaliser, assumer, accepter (en le combattant au besoin) **l'autre en tant qu'autre**, mais aussi découvrir et reconnaître l'autre, l'étranger, intérieur à lui même, celui vis à vis duquel il n'a pas nécessairement non plus capacité de contrôle ou de maîtrise: l'inconscient. Le deuil de cette impossible maîtrise sera peut-être la condition d'une moindre dépendance aux mécanismes cathartiques de "projection" par lesquels chacun attribue à l'autre, pour pouvoir le détruire plus commodément ainsi, ce qu'il ne peut ni ne veut reconnaître comme proprement sien. Indépendamment de la domination cynique, d'intention plus économique et plus stratégique, le racisme ordinaire y puise aussi des ressources non négligeables (mais, remarquons le, le fantasme de pureté originelle, souvent associé à l'idée de supériorité, tient encore, ici, pour l'une comme pour l'autre, son rôle de "fausse conscience"). C'est finalement ce "vécu", ressenti (le ressentiment n'étant qu'une de ses formes), éprouvé, qui va rythmer, scander, ponctuer l'existence en lui donnant

---

<sup>7</sup> Cf. Jacques Ardoino, "Pour une éducation enfin reconnue métisse, Statuts respectifs de l'hétérogénéité et de l'impureté dans une telle optique" in *L'année de la recherche en sciences de l'éducation*, n° 8, AFIRSE/Matrice, Paris, 2001 ; Cf., également, Jacques Ardoino et André de Peretti, *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999.

des tonalités particulières et singulières, qualitatives, jusqu'à l'unité concrète d'une identité, elle-même fruit de multiples altérations et toujours en devenir. Les manifestations personnelles, groupales ou collectives de négativité (capacité de vouloir et pouvoir déjouer par ses propres contre-stratégies les stratégies dont on s'est senti devenir objet de la part d'autrui) ne joueront pas dans une telle aventure un rôle négligeable. Sous cet angle, le vivant surprend. Dès lors, l'éducation devrait aussi comprendre une sensibilisation en faveur d'une ouverture à l'imprévu, à la surprise, dépendant, elle-même, largement d'une tolérance par rapport à une incertitude (non mathématiquement réductible).

La matière ordinaire ne se donne pas à elle-même ses propres fins, le vivant très élaboré, tout à l'opposé, peut être dit **auto finalisé**. Ses propres fins (universelles, générales, communes, idiosyncrasiques) sont inhérentes à son être (en y incluant son histoire et son devenir). Comme le voulait Sartre, l'homme se fait à travers ce qu'il fait. Il a donc des pro-jets. Il est aussi habité par une "vision du monde" (*weltanschauung* germanique ou "cosmogonie" des grecs), tout à la fois culturelle et personnelle ; autant de variations sur le thème cardinal de l'intentionnalité. C'est bien pourquoi la vie, le vivant, que ce soit consciemment perçu ou non, comprennent toujours des dimensions axiologiques. Elles constituent des **valeurs** et s'ordonnent, en conséquence, à des choix fondamentaux (philosophiques, politiques, religieux, institutionnels, culturels, sociétaux, personnels...).

Dans l'éventail des représentations, des métaphores, des analogies, à partir desquelles nous tenterons plus intellectuellement d'ordonner, pragmatiquement ou théoriquement, nos sensations et nos perceptions, en quête d'une intelligibilité du réel sensible, les oppositions dont nous sommes partis (vivant/non-vivant, vivant/mort) ne sont pas toujours convenablement distinguées. Leur intrication tenace conduira alors à une confusion extrêmement répandue, tant au niveau du langage trivial qu'à celui, malheureusement, des langues réputées plus spécialisées. Tout ce qui est matériellement construit, fabriqué par l'homme, de l'ordre de la *teknè* et de la *poiése*, en matière d'outils et de machines, extensions en quelque sorte artificielles des membres et des fonctions naturels, fait d'une certaine manière partie de l'univers vivant. On n'en trouvera effectivement nulle trace dans des espaces déserts ou désertés, désolés, sidéraux, inhabités, vides. Ils ne sont pas devenus vivants pour autant, même de façon métaphorique, car leur logique mécaniste les assujettit à la transparence, à l'univocité des définitions (là où prévaudrait plutôt la logique du "double sens" chère à Ricoeur), à l'analyse-décomposition cartésienne. L'un des problèmes les plus redoutables dans le domaine de la gestion contemporaine est justement celui d'un véritable chassé croisé des

métaphores : métaphores de la machine attribuées à l'humain, métaphores du vivant prêtées à la machine<sup>8</sup>. On aboutit ainsi très rapidement à une sorte de langage intermédiaire dont le sens sort considérablement appauvri, affadi, par l'effet d'une telle miction. Pour le moment, nous avons encore besoin de distinguer entre ces différentes optiques, et les langages qui les traduisent, en fonction des aspects nécessairement **multiréférentiels**<sup>9</sup> de telles approches complexes. Même si elles s'avèrent insuffisantes, dans de nombreux cas, les métaphores du vivant, en raison des caractères spécifiques sur lesquels nous venons d'insister, nous paraissent largement préférables dans le cadre de l'*episteme* des sciences de l'homme et de la société. Elles ne mobilisent pas les mêmes paradigmes que ceux auxquels fait appel l'intelligence de la machine. Si on peut facilement comprendre l'intérêt des gestionnaires, y compris quand il s'agit de l'administration du savoir et de la recherche, porté à des modèles logico-mécanistes plus rassurants, moins angoissants, se proposant même de réduire méthodologiquement et stratégiquement l'incertitude, il convient de ne jamais oublier, notamment après les événements de ces dernières semaines, dans un pays poussant à l'extrême une telle optique, que l'effet de surprise, conjuguant justement l'imprévu temporel et l'échec des prévisions,, la non-maîtrise relative à l'autre, et le doute et l'incertitude, qui de cognitifs deviennent ontologiques, reste toujours la marque essentielle du vivant. La "compréhension" de l'hétérogénéité retrouverait alors toute son importance<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> A l'occasion des actions terroristes visant New-york et Whashington, on retrouve, au cœur du désarroi et de l'angoisse ainsi provoqués le modèle déjà à l'œuvre, en 1968, au moment des contestation étudiantes. Daniel Cohn Bedit était alors l'agent pathogène, le microbe, le virus dangereux qu'il fallait bannir et exiler. C'était le "juif allemand gauchiste" qui foutait la vérole à la France. Osama Ben Laden doit, aujourd'hui, en fonction de la même optique, être éradiqué, sans qu'on réfléchisse très sérieusement aux terrains (constitués au long des décennies précédentes par des années d'indifférence, de "non-écoute", d'humiliations) qui facilitent l'émergence de tels leaders. Pour un Ché Guevara mort combien prendront la relève, si les problèmes de fond demeurent ? Le caractère désespéré, extrême, de ces gestes atteste bien l'impossibilité de se faire entendre autrement. Comme Herbert Marcuse l'avait déjà bien montré dans *Eros et civilisation* et *L'homme unidimensionnel* la gestion purement technique et stratégique des oppositions aboutit à une **digestion** pure et simple.

<sup>9</sup> Cf. *Pratiques de formation-analyses*, n<sup>os</sup> 25-26 et 36, "L'analyse multiréférentielle" et "Le devenir de la multiréférentialité", Paris, 1993 et 1999.

<sup>10</sup> Cf. *supra*, note 7. La question est évidemment de savoir, si, dans le futur,, compte tenu des progrès des neurosciences, des manipulations du génome humain, ces optiques ne se rapprocheront pas encore davantage pour finir par coïncider. C'est l'éternelle ambition unitaire du "roseau pensant". Notre sentiment est que le pluriel a encore pour longtemps de beaux jours devant lui. On peut comprendre ainsi de la sorte la difficulté des découpages classiques entre "sciences de la nature", auxquelles on rattache évidemment la biologie et "sciences humaines et sociales", ou, encore, "sciences de l'explication" et "sciences de la compréhension".

### Résumé

Les notions d'homéostasie, de **régulation** et de **seuils** exprimeront assez bien cet aspect systémique. L'interdépendance des organes, des fonctions sera mieux approchée par les représentations holistiques et les "lignes de forces" de la médecine chinoise que par celles plus analytiques de l'allopathie occidentale. Ce sont encore de telles **altérations** (ici débarrassées de leur sens péjoratif habituel), inscrites et conservées aux fins de transmission et de reproduction qui permettront une évolution relativement durable des espèces (voire dans certains cas, des mutations). On parlera alors de "sensibilité", celle-ci s'avérant, de surcroît éduicable. Tout ce qui est matériellement construit, fabriqué par l'homme, de l'ordre de la *teknè* et de la *poiése*, en matière d'outils et de machines, extensions en quelque sorte artificielles des membres et des fonctions naturels, fait d'une certaine manière partie de l'univers vivant. Même si elles s'avèrent insuffisantes, dans de nombreux cas, les métaphores du vivant, en raison des caractères spécifiques sur lesquels nous venons d'insister, nous paraissent largement préférables dans le cadre de l'*episteme* des sciences de l'homme et de la société.

### Des moments et du temps.

Jacques Ardoino

Dans les échanges langagiers qui n'ont pas encore fait l'objet d'une critique linguistique et sémantique appropriée, les rapports entre **temps** et **moments** sont finalement beaucoup plus complexes qu'il n'y paraissait plus superficiellement. Pour reprendre, ici, une expression devenue familière lorsque nous ânonnions nos "humanités" et exerçons l'apprentissage des langues

étrangères, le moment est, littéralement, un “faux ami” du temps<sup>11</sup> dans la **mesure** où il affecte celui-ci d'un nouveau paradigme incontestablement réducteur. Essayons de voir comment s'opèrent ces transformations.

Le “moment” est essentiellement un “intervalle” de temps (court espace par rapport à une durée totale, en insistant sur la brièveté du vécu de cette durée). Sont aussi à rapprocher d'un tel concept, **l'instant** (relativement plus bref encore que le moment), *l'hic et nunc* (centration sur l'ici et maintenant) et le temps (logique ou grammatical - passé, présent, futur-, temps décomposés par l'analyse d'une séquence historique ou chronologique, temps, ou moments, de la dialectique hégélienne). Provenant du latin *momentum* (XII<sup>ème</sup> siècle), lui-même contraction de *movimentum* (mouvement), il atteste ainsi son ancrage résolument spatial ou étendu. Même si il peut s'accommoder d'acceptions plus vagues (je vais travailler **un moment**, plus indéfini ; de **moments** en **moments** ; à tout **moment** ; par **moments** ; d'un **moment** à l'autre...) il est assez précisément **défini** dans la plupart de ses usages, notamment à travers ses nombreux emplois scientifiques (ce seront, en mathématiques, en physique, en mécanique, en électro-magnétique, les moments : cinétique, dipolaire, d'inertie, statistique : “moment d'un vecteur” par rapport à un point ; “moment magnétique”, “moment d'un couple”, d'une force...) <sup>12</sup>. Ce sera la **coïncidence** dans le temps, voire dans la durée, pouvant constituer le point de départ d'une nouvelle séquence, désormais seule prise en considération (au **moment où**, à ce **moment**, à partir de ce moment...), qui va prédominer. Nous sommes plutôt, alors, dans le temps logique et abstrait d'un raisonnement, d'un enchaînement de propositions et d'arguments rationnels, juridiques, mathématiques, débouchant au mieux sur une chronologie. La **mesure** de l'étendue, avec ses fonctions de repérage, va ainsi tout naturellement s'associer à l'espace, à la faveur des “moments”. A la **brièveté** s'ajoutera parfois **l'intensité**. Ce seront, de la sorte, les moments de l'illumination, de la jouissance, de l'extase, du sacré. Du point de vue psychologique, le moment semblerait correspondre à un vécu plus émotionnel, tandis que les sentiments s'éprouveraient plus pleinement dans la durée. Dans la langue allemande, justement, le vocable “moment” prend surtout le sens psychologique de **décisif**, crucial, à la fois qualitatif et logico-rationnel.

<sup>11</sup> Cf. Jacques Ardoino, “Le temps dénié dans (et par) l'école” in *Le temps en éducation et en formation*, Actes du colloque de l'AFIRSE 1992, AFIRSE, Lyon, 1993

<sup>12</sup> Par exemple, le moment d'un couple est le “produit de la distance des deux forces du couple par leur intensité commune”. Dans la plupart de ces emplois, nous avons affaire à des nombres. E. B. Uvarov et D. R. Chapman, *Dictionnaire des sciences*, PUF, Paris, 1956

Les philosophes (André Lalande<sup>133</sup>) distinguent, de même, entre plusieurs acceptions : puissance de mouvoir et cause de mouvement (A, subdivisé en “physique ” et “mental”) ; courte durée, instant (B) ; chacune des phases qu’on peut assigner dans un développement quelconque (transformation matérielle, processus psychiques ou social, dialectique (C). *L’Encyclopédie philosophique universelle*<sup>4</sup> analyse ainsi ce concept sous les angles de la philosophie générale et de l’esthétique, cette dernière à partir de l’exemple musical. Dans son sens le plus général, le terme y désigne : “ ... un aspect - partie, phase ou étape – au sein d’un processus global ”. Il retient donc les significations courantes d’instant, de laps de temps très court, mais il constitue en même temps un mouvement essentiellement transitif “ ... qui met en lumière la connotation suivante : le moment est toujours une réalité relative et, comme tel, il est à entendre et à replacer au sein d’une relation et d’un système ”<sup>14</sup>. Mais lorsque l’intensité du moment prédomine, ce peut être au détriment de cette relation à un tout. C’est alors le moment qui devient totalité en estompant tout le reste. La notion de “moment ”, en musique, renvoie, pour sa part, au problème fondamental de l’existence d’un temps musical, autonome ou non, par rapport au temps philosophique. La composition musicale, elle même, est évidemment temporelle et suppose que son exécution, son écoute par l’auditoire, renvoient à des vécus singuliers et ou collectifs, groupaux, interactifs, culturels, jouent inter subjectivement avec des mémoires. L’évolution des conceptions du temps dans l’histoire influera donc sur les genres et les conceptions de la musique supposant toujours l’intelligence des dialectiques du continu et du discontinu, du particulier et de l’universel. L’avènement d’une musique électronique, d’un son numérique, avec leurs possibilités de conservation et leurs combinatoires propres, faciliteront l’émergence de formes musicales modernes, transgressant la dualité continuité-discontinuité, favorisant une concentration sur l’ici et maintenant, au mépris d’une rhétorique plus traditionnelle, faisant du moment une sorte d’entité temporelle, d’où seraient évacuées toutes connotations philosophiques et métaphysiques.

Tout à fait indépendamment du “temps qu’il fait ” (climat, météorologie), le temps qui s’égrène, s’écoule, passe, se compte ou se conte, se spécifie, dans nos usages, en **temps universel**, objectif, physique, homogène (donc susceptible de mesure), ou en **temps-durée** (temporalité), vécu,

---

<sup>13</sup> “ Les notions philosophiques ” – dictionnaire, (respectivement, articles de P-J. Labarrière et D. Bosseur), PUF, Paris, 1992

<sup>14</sup> *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris, 1947.

intersubjectif, hétérogène, fait de mémoire et d'implications, beaucoup plus explicitement particularisé ou singularisé. Tandis que le premier, chronique, chronologique ou chronométrique, se place sous les signes de Chronos, voire de Kayros<sup>15</sup>, et se décompte principalement dans la modernité de façon quantitative en unités de mesure du temps (nano-secondes, tierces, secondes, minutes, heures, jours, mois, ans, décennies, siècles, millénaires, millions ou milliards d'années lumière...) évidemment référées à un idéal d'homogénéité, le second, plus qualitatif, et, de ce fait, plus hétérogène, affirme sa complexité. Celle-ci n'est pas, comme nous avons tenté de la montrer par ailleurs<sup>16</sup>, une propriété spécifique, réelle, de l'objet étudié, mais bien plutôt une hypothèse de travail et de lecture de cet objet étudié, quand les entreprises d'intelligibilité tenant à tel ou tel parti pris épistémologique (cartésien, notamment), plus classique, s'avèrent impuissantes. Complexité et complication doivent alors être soigneusement distinguées pour ne pas s'abîmer dans la confusion, ce qui n'empêchera pas de vouloir les articuler ensuite<sup>17</sup>. La "durée" pensée par Henri Bergson, elle-même caractéristique d'un élan vital, partiellement biologique et évolutionniste et, surtout, d'une philosophie de la continuité, est déjà d'une toute autre nature que le temps astro-physique calendaire. Bergson n'échappe pas tout à fait à l'emprise phénoménologique de son temps. Le choix d'une rupture avec les dualismes traditionnels, avec les côtés encombrants de la nature, avec les curiosités empiriques, autrement dit avec les philosophies de la représentation, si répandues par ailleurs, pour ne s'intéresser qu'aux données immédiates d'une conscience et d'une subjectivité (elle-même inscrite dans une vie psychique inconsciente quand il s'agira de la psychanalyse) n'en contient pas moins ses enfermements, aussi intentionnels et délibérés qu'ils se veulent. Le prix à payer est notamment le naufrage d'un "autre" qui, enfin, ne se réduirait plus au même. Une fois enfermé dans l'*epoche*, le sujet se cogne en vain la tête contre ses murs, pour retrouver cet autre qui lui opposerait justement des **limites**, conduisant peut-être au deuil nécessaire de la toute puissance (dont la rencontre avec la nature était sans doute la première expérience réellement éprouvée). A son tour, de ce point de vue, l'anecdote chronique de "loft story"<sup>18</sup>, ne peut-elle être regardée comme une

---

<sup>15</sup> Kayros est une divinité heureuse du panthéon grec, accompagnant le succès, la prouesse, la victoire (donc conservant un parfum d'éphémère). N'y aurait-il pas dans cette représentation apollinienne, quant on l'oppose à Chronos un soupçon de la dialectique des pulsions de mort et de vie ?

<sup>16</sup> Cf. Jacques Ardoino, "La complexité" in Edgar Morin (dir.) *Relier les connaissances, le défi du XX<sup>ème</sup> siècle*, Seuil, Paris, 1999.

<sup>17</sup> Cf. Jacques Ardoino et André de Peretti, *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998

<sup>18</sup> Nous nous y retrouvons immergés, voire submergés, dans l'océan d'un feuilleton inhabité, totalement construit, manipulé, factice, "reconstruction narrative de la réalité" ou "narrato-cratie" (Christian Salmon, écrivain, in *Libération* du 6 juillet 2001), s'achevant en manteau d'Arlequin. Les "moments" juxtaposés s'y

dégénérescence médiatique d'une phénoménologie très mal comprise ? La subjectivité, ainsi conçue, risque de devenir l'impasse de l'intersubjectivité. La durée bergsonnienne en garde encore elle-même des traces. Elle ne se partage pas facilement. Notons qu'avec ces questions, nous sommes au cœur de toute problématique philosophique : le continu et le discontinu, l'un et le multiple, l'universel et le particulier, le temps et l'espace, l'homogène et l'hétérogène... Comme au monde, la relation à **l'autre** (aussi bien dans ses formes individuelles que collectives, groupales ou sociales) y reste fondamentale. Quand la durée rejoindra la temporalité (Jean-Paul Sartre) et l'historicité (Henri Lefebvre) elles s'ouvriront nécessairement davantage, les une comme les autres, à **l'intersubjectivité**. Celle-ci nous semble devenir alors la trame ultime de la complexité. Complicité et complexité sont intimement liées, et mériteraient, en ce sens, une analyse plus approfondie. Au niveau des pratiques sociales, on retrouvera facilement trace de ces hétérogénéités avec l'alternance de langages tantôt d'inspiration résolument mécanique privilégiant les métaphores de la machine pour conforter l'ambition de maîtrise et de transparence, tantôt biologique, conservant l'idée et l'intelligence du vivant et de sa complexité propre, plus accessible à l'incertitude et à la vanité de l'attente d'une maîtrise totale. Les balancements de l'histoire des idées feront peut-être du structuralisme, plus centré sur les agencements, une ré-interrogation critique des excès de la phénoménologie (Claude Lévi-Strauss, Jacques Lacan), mais des éclectismes, des complémentarismes (Charles Devereux, Cornelius Castoriadis, Edgar Morin) ou des multiréférentialités (Jacques Ardoino, Guy Berger, René Barbier, Michel Bataille...) se feront aussi jour pour reconnaître aux hétérogénéités les vertus de leurs spécificités respectives.

Dans le sillage, justement, de Bergson (et de Minkowski), le psychiatre et sociologue marxiste de la connaissance, Joseph Gabel, a excellemment mis en lumière, avec le phénomène de fausse conscience<sup>19</sup>, le processus de **réification** (Luckacs<sup>20</sup>) caractérisant la modernité.

La spatialisation outrancière du temps (plus sécurisante en regard des attentes de stabilité épistémologique et scientifique, de la régulation néo-libérale homéostasique des marchés, de l'évitement des conflits, surtout dans leurs formes radicales) entraîne la déchéance de la temporalité.

A vrai dire, celle-ci est effective dès qu'une centration excessive (réification) sur l'un des trois temps (ou moments) du temps (**passé** avec ses cultes commémoratifs, **présent** : ici et maintenant, ou **futur**

---

succèdent sans aucune référence à une durée. Le temps est aboli. Nous retrouvons, ici, la distinction plus radicale entre **fiction** et **facticité** que nous avons introduite, dès 1969, in "Réflexions sur le psychodrame en tant que situation cruciale", *Bulletin de psychologie*, numéro spécial 285, 1969-70, Paris

<sup>19</sup> *La fausse conscience*, Editions de Minuit, Paris, 1962

- de la vie de “l’au delà ” aux “lendemain qui chantent ”) le “substantialisant ” littéralement estompe les deux autres. Dans les usages gestionnaires les plus répandus, le temps calendaire se transforme facilement en espace ou en étendue<sup>21</sup> (les “emplois du temps ”, les échéanciers, les programmes et les plans, avec leurs exigences de mensuration et de quantification, d’évaluation, les rapports coûts-efficacité...); ils se dévitalisent, se déréalisent et se déshumanisent à partir d’une rupture dialectique avec la *praxis* (celle-ci soigneusement distinguée des pratiques<sup>22</sup> plus routinières). Une homogénéisation galopante que tout contribue aujourd’hui à renforcer (politique-spectacle, recherche de conformisation, “politiquement correct ”, mondialisation-globalisation, concertation au lieu de négociation...) en résulte encourageant une sorte de médiocratisation généralisée. Retrouvant la “pensée unidimensionnelle ” dénoncée par Herbert Marcuse<sup>23</sup>, la gestion manageriale des conflits les **digère** littéralement, pour mieux les contrôler et les maîtriser<sup>24</sup>. Mais, évidemment, de façon, cette fois, toute dialectique, une telle “anesthésie sociale ” aboutit à faire de ce cimetière de conflits, inconsidérément réduits et “traités”, le lit d’une violence beaucoup plus dangereuse, parce que “déniant ” la réalité de **l’autre en désaccord**, et n’entrevoiant plus comme issue que l’éradication pure et simple des “obstacles ”. Ici encore, si la coupure est trop radicale entre le sujet et ses autres<sup>25</sup>, inscrits dans différents contextes, le rétablissement salutaire de la liaison entre haine des autres et haine de soi deviendra tout à fait impossible. Nous devons donc comprendre, à partir d’une telle approche critique, que non seulement il y a des temps, voire des temporalités, quantitativement très différents en fonction de leurs échelles respectives, en physique, en astrophysique, en biologie, en psychologie, en sociologie, mais aussi des temps parfaitement hétérogènes : la durée vécue intersubjective et le temps sidéral.

Ces “allant de soi ” épistémologiques, parfois héritiers clandestins d’une théologie rémanente, de toute façon constituant toujours, plus ou moins, des fragments de “visions du monde ”, doivent être mis au jour en vue d’une communication moins babelienne. La prise en considération de la façon même en fonction de laquelle se constituent et se développent nos structures mentales, nos organisations conceptuelles, nos modes de connaissances, au fil même de nos expériences de vie, en

---

<sup>20</sup> Georges Luckacs, *Histoire et conscience de classe*, Editions de Minuit, 1960

<sup>21</sup> Cf. De Chalendar, J., *L’aménagement du temps*; Desclée de Brouwer, Paris, 1971

<sup>22</sup> Cf. Francis Imbert, *Pour une Praxis pédagogique*, Matrice, Pi, Paris, 1985

<sup>23</sup> Cf. Herbert Marcuse, *Eros et civilisation – contribution à Freud*, Editions de Minuit, Paris, 1963 et *L’homme unidimensionnel*, Editions de Minuit, Paris, 1964

<sup>24</sup> Cf. Jean-Pierre Le Goff, *Le mythe de l’entreprise*, La Découverte/essais, Paris, 1992

<sup>25</sup> Cf. Jacques Ardoino, “ D’un sujet, l’autre ”, in *Les avatars de l’éducation*, PUF, Collection Education et formation, pédagogie théorique et critique, Paris, 2000

tenant également compte des apports disciplinaires scolaires et universitaires, des acquis professionnels, nous permettra peut être de repérer (notamment à travers les langages et les métaphores naturellement privilégiés) ensuite chez nos différents interlocuteurs des formes d'intelligences plus spatiales, ou plus temporelles, qui influenceront, bien entendu, sur leur formes de représentation. On ne saurait donc, non plus, vouloir établir sérieusement des correspondances entre des “moments” référés à un “entendement”, voulu plus universel, fruits d'une imagination et d'une postulation théoriques, tels qu'en physique, l'hypothèse indémontrable d'un “*big bang*” initial, et des “moments” explicitement psychiques ou mentaux, vécus, toujours plus ou moins relatifs à une durée, au cœur de laquelle ils se constituent et s'inscrivent. Comme le disait très bien Henri Lefebvre : “Jusqu'à l'époque moderne, on attribuait avec générosité l'espace à l'espèce humaine et le temps au seigneur. Cette séparation est en voie d'être comblée, encore qu'il reste plus d'une lacune. L'histoire du temps et le temps de l'histoire gardent plus d'une énigme ”<sup>26</sup>.

## Résumé

La **mesure** de l'étendue, avec ses fonctions de repérage, va ainsi tout naturellement s'associer à l'espace, à la faveur des “moments”. Ce seront, de la sorte, les moments de l'illumination, de la jouissance, de l'extase, du sacré. *L'Encyclopédie philosophique universelle*<sup>4</sup> analyse ainsi ce concept sous les angles de la philosophie générale et de l'esthétique, cette dernière à partir de l'exemple musical. L'évolution des conceptions du temps dans l'histoire influera donc sur les genres et les conceptions de la musique supposant toujours l'intelligence des dialectiques du continu et du discontinu, du particulier et de l'universel. Bergson n'échappe pas tout à fait à l'emprise phénoménologique de son temps. Au niveau des pratiques sociales, on retrouvera facilement trace de ces hétérogénéités avec l'alternance de langages tantôt d'inspiration résolument mécanique privilégiant les métaphores de la machine pour conforter l'ambition de maîtrise et de transparence, tantôt biologique, conservant l'idée et l'intelligence du vivant et de sa complexité propre, plus accessible à l'incertitude et à la vanité de l'attente d'une maîtrise totale. Dans le sillage, justement, de Bergson (et de Minkowski), le psychiatre et sociologue marxiste de la connaissance, Joseph Gabel, a excellemment mis en lumière, avec le phénomène de fausse conscience, le processus de **réification** (Luckacs) caractérisant la modernité.

---

<sup>26</sup> *Eléments de rythmanalyse, introduction à la connaissance des rythmes*, collection “Explorations et découvertes en terres humaines”, éditions Syllepse, Paris, 1992

La spatialisation outrancière du temps (plus sécurisante en regard des attentes de stabilité épistémologique et scientifique, de la régulation néo-libérale homéostasique des marchés, de l'évitement des conflits, surtout dans leurs formes radicales) entraîne la déchéance de la temporalité. L'histoire du temps et le temps de l'histoire gardent plus d'une énigme.

### Références bibliographiques

1. Ardoino J., D'un sujet, l'autre, in *Les avatars de l'éducation*, PUF, Collection Education et formation, pédagogie théorique et critique, Paris, 2000
2. Ardoino J., , La complexité, in Edgar Morin (dir.) *Relier les connaissances, le défi du XX<sup>ème</sup> siècle*, Seuil, Paris, 1999.
3. Ardoino J., de Peretti A., *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999.
4. Ardoino J., L'élaboration des identités personnelle, professionnelle et sociale et l'avènement d'une conscience citoyenne, en fonction des jeux complexes des processus d'altération ,in *Diversidade e identidade* (1<sup>a</sup> conferência internacional de filosofia da educação), coordonné par Aldalberto Dias de Carvalho, Faculdade de letras da Universidade do Porto, 2000
5. Ardoino J., La complexité revisitée, 39 de *Pratiques de formation-analyses*, Université de Paris VIII, Formation permanente, PUV, Paris, 2000.
6. Ardoino J., La complexité, in Edgar Morin (Dir.), *Relier les connaissances*, Seuil, Paris, 1999.
7. Ardoino J., Réflexions sur le psychodrame en tant que situation cruciale, *Bulletin de psychologie*, numéro spécial 285, Paris, 1970.
8. Ardoino J.,, Pour une éducation enfin reconnue métisse, Statuts respectifs de l'hétérogénéité et de l'impureté dans une telle optique, in *L'année de la recherche en sciences de l'éducation*, n° 8, AFIRSE/Matrice, Paris, 2001.
9. De Chalendar, J., *L'aménagement du temps* ; Desclée de Brouwer, Paris, 1971
10. Gabel J., *La fausse conscience*, Editions de Minuit, Paris, 1962
11. Garris R., , Les curiosités étymologiques, *Etymologies du français*, Paris, Belin, 1996.
12. Imbert F., *Pour une Praxis pédagogique*, Matrice, Paris, 1985
13. Labarrière P.J., Bosseur D., *Les notions philosophiques*, PUF, Paris, 1992.
14. Le Goff J.P., , *Le mythe de l'entreprise*, La Découverte/essais, Paris, 1992
15. Lefebvre H., *Eléments de rythmanalyse, introduction à la connaissance des rythmes*, collection " Explorations et découvertes en terres humaines " , Syllepse, Paris, 1992.
16. Luckacs G., , *Histoire et conscience de classe*, Editions de Minuit, 1960
17. Marcuse H., *L'homme unidimensionnel*, Editions de Minuit, Paris, 1964.
18. Marcuse H., , *Eros et civilisation – contribution à Freud*, Editions de Minuit, Paris, 1963.
19. Uvarov E.B., Chapman D.R., , *Dictionnaire des sciences*, PUF, Paris, 1956